AUSCHWITZ,
L'IMPOSSIBLE REGARD

FABRICE MIDAL

AUSCHWITZ, L'IMPOSSIBLE REGARD

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-109125-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Paulette Tyszler

Chapitre 1

Auschwitz et la Pologne

Je fais de manière récurrente ce rêve dans lequel je pressens que les nazis vont venir m'arrêter[1].

Il faut me préparer à leur venue. Je commence à ranger des affaires.

Mais l'imminence de leur arrivée est si angoissante que je me réveille, dans un état de terreur.

Quelqu'un à qui j'en fais part me dit que je dois ressentir une sorte d'inquiétude qui se manifeste ainsi.

Mais non.

Non, cela ne vient pas de moi. Cela est lié à

1. J'ai rédigé une première version de ce livre entre ma vingt-septième et ma trente-deuxième année. Il m'a fallu ensuite un peu plus de douze ans pour réussir à mettre en ordre ce récit, c'est-à-dire à l'écrire, mais surtout à penser l'effroi où il s'avance.

la mémoire de tous les miens assassinés – et j'en suis littéralement hanté. Cette terreur, je ne cesse pas de la vivre. Je m'attends toujours à ce que les nazis viennent.

Voilà, ils vont venir. Je ne comprends absolument pas comment il est possible que je sois toujours vivant.

* *
*

« Le 21 octobre 1944, nous fûmes déportés à Auschwitz. Entassés les uns sur les autres et à moitié étouffés, nous partîmes dans des wagons fermés. Tout le monde s'était dit adieu, car nous savions que des fours crématoires et des chambres à gaz nous attendaient. Nous en avions parlé souvent, mais personne ne pouvait se représenter au juste comment tout cela se passerait. Après notre arrivée, le soir, à Auschwitz, on nous conduisit à Birkenau. Nous vîmes de loin le ciel qui était rouge, comme pendant un incendie.

Malgré tout ce que nous avions subi, nous ne pouvions pas nous imaginer que c'étaient des êtres humains qui brûlaient. Ce n'était pas de la fumée,

mais une pluie de feu qui sortait des cheminées. Nous demandions aux gardiens de nous dire ce qui pouvait brûler ainsi. Ils répondirent qu'on faisait du pain. Jour et nuit. Mais nous savions que ce n'était pas vrai[1]. »

Auschwitz. Il m'est difficile d'écrire le mot lui-même. Savoir l'ordre des lettres de ce mot m'est impossible. Je dois y regarder à plusieurs fois. Je ne veux pas au fond le savoir. Parce que ce mot désigne le lieu où l'ordre disparaît à jamais ?

* *
*

Des Juifs vivaient depuis mille ans en Pologne. Ils ont aimé cette terre, ont contribué à construire ce pays. En 1939, à la veille de l'invasion hitlérienne, ils étaient 3,5 millions. De toutes ces communautés, il ne reste que quelques milliers de personnes déjà âgées. Après leur mort, il n'y aura plus de Juifs en Pologne.

1. Giza Landau, citée *in* Renée Neher-Bernheim, *Histoire juive. De la Révolution à l'État d'Israël*, Paris, Seuil, « Points Histoire » n° 304, 2002, p. 1113.

* *
*

J'ai toujours vu chez ma grand-mère, Fella Lewin, une photographie de son père, de sa mère et de son frère, posée sur le buffet dans leur petit salon. Cette photo lui fut envoyée alors qu'ils étaient restés en Pologne et qu'elle tentait désormais de vivre en France.

Le petit a onze ans sur la photo. Les Polonais l'ont tué à la fin de la guerre.

La mère ne sourit pas – « Sans doute pour ne pas me montrer qu'elle perdait ses dents », m'explique Mamie avec une douleur intacte dans la voix.

Mamie avait dix-sept ans quand elle est partie de Pologne. En 1939, elle voulut retourner chercher ses parents. L'ambassade de Pologne confisqua son passeport – lui interdisant ainsi le voyage et la privant de toute nationalité.

À la Libération, ayant non sans difficulté réussi à quitter la Suisse où elle s'était réfugiée, à rentrer à Paris et à y retrouver un appartement, elle apprit que tous les siens étaient morts. Elle en fut définitivement brisée.

« Les Polonais, m'ont toujours répété mes grands-parents, étaient encore pires, si cela est possible, pires, oui pires, que les nazis. »

* *
*

Peter C., professeur de littérature à Londres, me raconte son séjour de deux ans à Varsovie où il a enseigné à l'université. « Quand je suis entré dans le département de littérature, me raconte-t-il, la directrice m'a présenté l'ensemble de l'équipe enseignante en distinguant ceux qui étaient ouvertement antisémites de ceux qui ne l'étaient pas – exactement comme si elle me parlait des opinions politiques de ses collègues. »

Si l'Allemagne a fait l'épreuve de sa responsabilité, non sans difficulté et temps, la Pologne n'a pas cessé d'être antisémite. Même encore aujourd'hui. Après Auschwitz.

Cette haine, je ne cesse de la ressentir. Elle m'étouffe.

* *
*

Pologne. Ce seul mot suffit à faire jaillir en moi une terreur que je ne comprends pas, mais qui ne cesse jamais.

Depuis longtemps j'y pense. Il faudra bien un jour en finir avec cette haine contre les Polonais, avec cette angoisse.

Je prends la décision de me rendre à Auschwitz, d'essayer de rencontrer ces fantômes qui me hantent, cette détestation qui me ronge.

Mais je ne souhaite pas y aller juste en passant. On prend l'avion le matin, on pleure, on rentre ébranlé. Cela serait, pour moi, inconvenant.

Aussi, lorsque j'apprends que chaque année est organisée une retraite interconfessionnelle qui dure cinq jours, en plein hiver, je vois un chemin s'ouvrir.

« Puissions-nous toujours avoir le courage de témoigner, de nous voir nous-mêmes comme nous voyons autrui et de voir autrui en tant que nous-mêmes », écrit son organisateur Bernie Glassman.

Plusieurs me confient y avoir été et témoignent de la justesse de l'approche adoptée, même si ce fut une épreuve pour eux.

J'évoque ce projet chez quelques amis. J'explique

le sens de cette retraite. Pourquoi je crois important pour moi d'y aller.

Quelqu'un me répond : « Moi je n'irai pas, jamais. Mon judaïsme c'est comme de la merde qui colle à ma chaussure. Je voudrais m'en débarrasser. Je ne sais pas comment faire. »

Je lui dis que le judaïsme, c'est notre destin, ce qui nous est destiné. Si nous le refusons, il ne cessera pas pour autant de s'adresser à nous. Impossible de cesser d'être juif. Nous devons y correspondre, même si c'est en un effort qui se doit d'être propre à chacun – chacun devant comme l'inventer, inventer son propre rapport au judaïsme.

En tout cas, c'est ce à quoi j'aspire.

Et de plus, comment ne pas remercier nos ancêtres de ce qu'ils ont tenu, soutenu, pensé et qui aujourd'hui nous constitue si profondément ? J'en éprouve une réelle *gratitude*.

Aller à Auschwitz c'est tenter de faire face à cette particulière adresse – et tenter d'ouvrir un rapport plus libre au judaïsme dans ses divers visages : sa destruction et sa mémoire.

* *
*

Je parle avec les organisateurs et m'inscris. Quelques jours plus tard, à quatre heures du matin, je fais un rêve qui est d'une clarté surréelle comme aucun de ces nombreux autres que je fais pourtant épisodiquement depuis mon enfance :

On vient chercher les Juifs. Le commissaire aux affaires juives de quartier va venir. Je suis dans mon appartement.

Je suis ensuite dans la rue avec une amie qui porte l'étoile juive. Comme tout se passe aujourd'hui, elle n'est pas jaune comme autrefois. Je commence à être très angoissé. Je ne porte pas cette étoile. Je comprends que le temps est venu de devoir la porter et je n'y suis pas prêt. Je refuse d'entrer dans un magasin acheter quoi que ce soit. Je risquerais d'être pris.

Puis nous sommes à Bastille, près de la place d'Aligre. Je suis dans le marché, où je déambule, terrifié. Je sens le danger devenir imminent.

Une feuille de papier vient d'être collée devant la porte d'entrée de mon immeuble, indiquant où sont localisés les différents appartements et le nom des Juifs qui y habitent.

Sur mon répondeur, je trouve un message de ma grand-mère qui me donne le numéro de téléphone

de l'endroit où je peux la joindre et où elle s'est réfugiée avec mes parents. Je fais le numéro. Je tombe sur X, un ami de la famille. Avant de me les passer, il tient à me parler. Il m'explique qu'il peut me faire faire un sauf-conduit. On prétendrait alors que l'on a besoin de moi en raison de mon travail et je ne serais pas déporté. Il me faut pour cela le rejoindre au plus vite.

Mes parents, eux, au bout du fil, n'évoquent en rien cette proposition. Semblent même l'effacer. Ils me parlent longuement comme pour m'immobiliser.

Pendant ce temps, Bruno prend sa douche. Je lui dis qu'il nous faut partir tout de suite. Ne pas prendre de valises, faire comme si nous allions faire une simple promenade. Je le vois arranger un tout petit sac transparent.

Je me mets à l'ordinateur pour sauver l'ensemble de mon travail sur un CD-Rom.

Mais au même moment, un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux blancs, entre dans l'appartement et dit qu'on vient nous chercher. Je lui demande s'il ne peut pas me laisser quelques heures, le temps de finir un article, espérant ainsi avoir une possibilité de m'enfuir.

D'un ton courtois mais qui ne permet plus aucune discussion, il me dit que non.

Je sais que je pars pour les camps. L'angoisse devient insoutenable.

Je ferme l'ordinateur et prends tout de même avec moi une sacoche noire contenant quelques documents.

Bruno met sa main sur mon épaule. Son geste est lourd de sens. Nous savons tous les deux que c'est absurde. Tout est fini.

À ce moment, je n'en peux plus et me réveille dans un état d'angoisse extrême dont je me souviens encore aujourd'hui.

Je me dis aussitôt, dans la terreur qui me saisit : « Je ne peux pas aller plus loin. » J'éclate en sanglots.

Jusqu'à ce jour, j'avais cru que je n'avais pas été déporté – que je devais m'enfuir.

Je pense à ce moment-là que le rêve reviendra jusqu'à ce que j'aie le courage d'aller au bout, de les laisser me tuer. Qu'il n'y a aucune possibilité de fuite. Mon sort est de finir dans les camps. Il y aura toujours un rêve qui me mènera un peu plus loin, jusqu'à ce que je me résigne. Or je ne le peux pas.

Je ne peux pas aller à Auschwitz.

* *
*

Cher Fabrice,
Ton rêve, ta peur, ta souffrance m'ont touché. Tu décides de ne pas te rendre à Auschwitz. Mais tu portes déjà Auschwitz en toi ! Ta souffrance n'est nulle part ailleurs. Y aurait-il une autre libération que de nous unir à notre propre peur, à notre propre souffrance, au lieu de tenter de nous en séparer ?
Peut-être n'avons-nous pas d'autre choix que d'aller au plus profond de nous-mêmes, en venant à Auschwitz retrouver la blessure et l'Amour immense que nous ont légué nos pères, nos mères, nos fils. Peut-être n'avons-nous pas d'autre choix que d'étreindre cette douleur comme on étreint son propre enfant, de la bercer contre notre poitrine, de la laisser pénétrer notre cœur pour qu'elle s'y dissolve, et d'offrir aux âmes d'Auschwitz tout le souffle de notre amour.
Je nous souhaite la libération. Fraternellement.

Michel D.

Je reçois cette lettre de l'organisateur français de ce voyage. Je la comprends, certes, et pourtant elle ne fait pas sens pour moi. Elle ne fait même strictement aucun sens.

Il ne me sera pas possible de me rendre à Auschwitz. Je ne peux pas. Je n'irai pas en Pologne.

Tel n'est pas mon chemin sans doute, même si je le sais important pour d'autres.

* *
*

Un jour, ma grand-mère entend dans la rue deux femmes parler polonais. Elle, qui connaît parfaitement cette langue, s'arrête et leur dit : « Est-ce que vous vous portez mieux maintenant que vous avez exterminé tous les Juifs ? », et elle continue son chemin.

* *
*

J'entends ma grand-mère me raconter comment, pour un kilo de sucre, « les Polonais » ont tué son

frère à coups de hache dans la forêt. Sans aucun autre détail. Juste cette phrase qui a hanté toute mon enfance : la hache, le kilo de sucre, la Pologne.

* *
*

Ma mère est née en Suisse.

Sur son passeport, il est écrit qu'elle est née de parents polonais.

« C'est une honte, me dit-elle un jour. Je suis née de parents apatrides, puisque la Pologne les avait privés de leur nationalité. Mais les Suisses ne l'ont pas entendu. J'aimerais que mon acte de naissance puisse être rectifié, et que soit dit et écrit que je suis née de parents qui n'avaient plus aucune patrie. »

* *
*

J'ai compris un jour que ma vie, son innocence, sa beauté et ce qui l'appauvrit, la consume, sa misère, n'étaient pas le fruit de mes seules décisions ou de mon éducation. En fait, aucune analyse

psychologique ne peut rendre compte de la trame secrète et longtemps inconnue de moi-même qui me constitue pourtant de façon décisive.

Je suis un enfant de la troisième génération de ces Juifs d'Europe centrale, qu'on nomme ashkénazes, venus en France dans les années 1930 pour fuir les persécutions dans leur pays et qui ont survécu par miracle, mais non sans en être brisés, à la décision des nazis d'exterminer de la surface de la terre tous les Juifs.

Cette histoire n'en finit pas de me déterminer avec une vigueur bien plus considérable que ce que j'ai longtemps pu envisager.

Et j'en suis d'autant plus marqué que chez nous, on a toujours remis la possibilité d'en parler à un temps à jamais repoussé.

Mais en parler est une tâche beaucoup plus ample que ce que l'on croit habituellement.

Ce n'est pas seulement évoquer l'histoire de l'extermination – même s'il peut y avoir là un début de chemin –, ce n'est pas seulement se confronter au témoignage qui permet de toucher à *l'expérience* de la catastrophe, mais c'est aussi en prendre la mesure. L'énorme accumulation de la douleur ne peut prendre sens que s'il se trouve des hommes